


Gabrielle Roy

CES ENFANTS DE MA VIE

roman

BORÉAL
COMPACT



*« C'était comme si ce lieu
du monde devait m'être
celui de la plus déchirante
solidarité. »*

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Ces enfants de ma vie

Le texte de la présente édition de *Ces enfants de ma vie* est conforme à celui de l'Édition du centenaire des *Œuvres complètes* de Gabrielle Roy (Boréal, 2012).

Gabrielle Roy

Ces enfants
de ma vie

roman

texte définitif

Boréal

© Fonds Gabrielle Roy (2012) pour l'édition en grand format
© Fonds Gabrielle Roy (2013) pour la présente édition
Dépôt légal : 3^e trimestre 1993
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Catalogage avant publication (Canada)

Roy, Gabrielle, 1909-1983

Ces enfants de ma vie

(Boréal compact; 49)

2^e éd.

Éd. originale : Montréal : Stanké, 1977.

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-89052-574-0

I. Titre. II. Collection.

PS8535.O95C3 1993 C843⁷.54 C93-096946-4

PS9535.O95C3 1993

PQ3919.R69C47 1993

ISBN PAPIER 978-2-89052-574-0

ISBN PDF 978-2-7646-1225-5

ISBN ePUB 978-2-7646-1226-2

Vincentto

En repassant, comme il m'arrive souvent, ces temps-ci, par mes années de jeune institutrice, dans une école de garçons, en ville, je revis, toujours aussi chargé d'émotion, le matin de la rentrée. J'avais la classe des tout-petits. C'était leur premier pas dans un monde inconnu. À la peur qu'ils en avaient tous plus ou moins s'ajoutait, chez quelques-uns de mes petits immigrants, le désarroi, en y arrivant, de s'entendre parler dans une langue qui leur était étrangère.

Tôt, ce matin-là, me parvinrent des cris d'enfant que les hauts plafonds et les murs résonnants amplifiaient. J'allai sur le seuil de ma classe. Du fond du corridor s'en venait à l'allure d'un navire une forte femme traînant par la main un petit garçon hurlant. Tout minuscule auprès d'elle, il parvenait néanmoins par moments à s'arc-bouter et, en tirant de toutes ses forces, à freiner un peu leur avance. Elle, alors, l'empoignait plus solidement, le soulevait de terre et l'emportait un bon coup encore. Et elle riait de le voir malgré tout si difficile à manœuvrer. Ils arrivèrent à l'entrée de ma classe où je les attendais en m'efforçant d'avoir l'air sereine.

La mère, dans un lourd accent flamand, me présenta son fils, Roger Verhaegen, cinq ans et demi, bon petit garçon très doux, très docile, quand il le voulait bien — hein, Roger! — cependant que, d'une secousse, elle tâchait de le faire taire. J'avais déjà quelque expérience des mères, des enfants, et me demandai si celle-ci, forte comme elle pouvait en avoir l'air, n'en était pas moins du genre à se décharger sur les autres de son manque d'autorité, ayant sans doute

tous les jours menacé : « Attends, toi, d'aller à l'école, pour te faire dompter. »

J'offris une pomme rouge à Roger qui la refusa net, mais me l'arracha une seconde plus tard, comme j'avais le regard ailleurs. Ces petits Flamands d'habitude n'étaient pas longs à apprivoiser, sans doute parce qu'après la peur bleue qu'on leur en avait inspirée, l'école ne pouvait que leur paraître rassurante. Bientôt, en effet, Roger se laissa prendre par la main et conduire à son pupitre, en n'émettant plus que de petits reniflements.

Alors arriva Georges, un petit bonhomme silencieux, sans expression, amené par une mère distante qui me donna les détails nécessaires sur un ton impersonnel et partit sans avoir même souri à son enfant assis à son pupitre. Lui-même ne marqua guère plus d'émotion, et je me dis qu'il me faudrait avoir l'œil sur lui, qu'il pourrait bien être de ceux qui me donneraient le plus de fil à retordre.

Après, je fus entourée tout à coup de plusieurs mères et d'autant d'enfants. L'un d'eux n'arrêtait pas de geindre à petits cris rentrés. La morne plainte atteignit Roger, moins consolé que je ne l'avais cru. Il repartit à sangloter en accompagnement de l'enfant inconnu. D'autres qui avaient été paisibles jusque-là se joignirent à eux. C'est dans cette désolation que je devais procéder à l'inscription. Et d'autres enfants encore arrivaient qui, se découvrant dans un lieu de larmes, se mettaient à chigner.

Alors le ciel certainement me vint en aide, m'envoyant le plus gai petit garçon du monde. Il entra, tout sautillant, courut s'asseoir à un pupitre de son choix et y étala ses cahiers neufs, en riant de connivence avec sa mère qui le regardait faire dans un émoi heureux.

— C'est pas mon petit Arthur qui va vous donner pour deux sous de peine, dit-elle. Depuis le temps qu'il désire venir à l'école !

La bonne humeur de ce petit garçon faisait déjà son œuvre. Autour de lui, des enfants, surpris de le voir si content, s'essuyaient le visage du bout de leur manche et commençaient à regarder la classe d'un autre œil.

Hélas, je perdis du terrain avec l'arrivée de Renald que sa mère poussait dans le dos en l'accablant de préceptes et de recommandations : « Il faut venir à l'école pour s'instruire... Sans instruction on n'arrive à rien dans la vie... Mouche-toi et fais bien attention de ne pas perdre ton mouchoir... Ni tes autres affaires qui nous ont coûté cher... »

Ce petit, il pleurait comme sur un ennui qui n'avait de cesse d'un bout à l'autre de la vie, et ses compagnons, sans rien comprendre à cette peine, pleurèrent avec lui, de sympathie, sauf mon petit Arthur qui s'en vint me tirer par la manche et me dire :

— Ils sont fous, hein !

Un peu plus tard, trente-cinq enfants inscrits et à peu près tranquilisés, je commençais à respirer, je me prenais à espérer la fin du cauchemar, pensant : maintenant j'ai dépassé le plus noir. Je voyais de petits visages sur lesquels j'étais encore en peine de mettre un nom m'adresser un premier sourire furtif ou, en passant, une caresse du regard. Je me disais : nous allons vers l'amitié... lorsque, soudain, du corridor, nous parvint un autre cri de douleur. Ma classe que j'avais crue gagnée à la confiance frémit en entier, lèvres tremblantes, regards fixés sur le seuil. Alors parut un jeune père auquel était accroché un petit garçon, son image si vivante, aux mêmes yeux sombres et désolés, à l'air souffreteux, qu'on aurait pu avoir envie de sourire si ces deux-là n'eussent exprimé, l'un autant que l'autre, la douleur de la séparation.

Le petit, cramponné à son père, levait vers lui un visage inondé de larmes. Dans leur langue italienne, il le suppliait, à ce

qu'il me parut, de ne pas l'abandonner, par la grâce du ciel de ne pas l'abandonner !

Presque aussi bouleversé, le père s'efforçait de rassurer son petit garçon. Il lui passait la main dans les cheveux, sur les joues, lui essuyait les yeux, le câlinait, le berçait de mots tendres maintes et maintes fois répétés qui semblaient signifier : Tout ira bien... Tu verras... C'est ici une bonne école... « Benito... Benito... » insistait-il. Mais l'enfant lançait toujours son appel désespéré : « La casa ! La casa ! »

Je reconnaissais à présent un immigrant des Abruzzes depuis peu arrivé dans notre ville. N'ayant pas encore trouvé à y exercer son métier de rembourreur, il se livrait çà et là à divers travaux. C'est ainsi qu'un jour j'avais pu le voir occupé à bêcher un carré de terre dans notre voisinage. Je me rappelai qu'il était accompagné de son petit garçon cherchant à aider, que tous deux en travaillant ne cessaient pour ainsi dire de se parler, pour s'encourager l'un l'autre sans doute, et que ce murmure en langue étrangère, au bout de nos champs, m'avait paru singulièrement attirant.

J'allai à leur rencontre avec le plus large sourire possible. À mon approche l'enfant cria de frayeur et se cramponna encore plus fortement à son père à qui il communiqua son tremblement. Je vis que celui-ci n'allait pas m'être d'un grand secours. Au contraire, par ses caresses, ses mots doux, il n'aboutissait qu'à entretenir chez l'enfant l'espoir qu'il le ferait fléchir.

Et, de fait, le père se mit à plaider avec moi. Puisque le petit était si malheureux, ne valait-il pas mieux pour cette fois le ramener à la maison, quitte à essayer encore cet après-midi ou le lendemain, alors qu'il aurait eu le temps de bien expliquer à l'enfant ce qu'était l'école ?

Je les vis suspendus à ma décision, et pris mon courage à deux mains : « Non, quand il faut couper la branche, rien ne donne d'attendre. »

Le père abaissa tristement les yeux, obligé de me donner

raison. Il s'efforça de m'aider un peu. Même à deux nous eûmes beaucoup de peine à détacher l'enfant, desserrions-nous une main qu'aussitôt elle nous échappait pour s'agripper de nouveau aux vêtements du père. Le curieux était que tout en s'accrochant à son père, il lui en voulait de s'être mis de mon côté et le traitait à travers ses larmes et ses hoquets de sans-cœur et de vaurien.

Enfin le père fut libre un instant pendant que je retenais le petit garçon de peine et de misère. Je lui fis signe de partir au plus vite. Il franchit le seuil. Je fermai la porte derrière lui. Il la rouvrit d'un doigt pour me désigner le petit du regard en disant :

— C'est Vincenzo !

Je lui fis comprendre que d'autres détails pouvaient attendre, Vincenzo ayant presque réussi à m'échapper. Je le rattrapai de justesse et refermai la porte. Il s'y rua tout en se haussant pour atteindre la poignée. Maintenant il ne criait ni ne pleurait, toute son énergie appliquée à se sortir d'ici. Le père ne s'en allait toujours pas, cherchant à voir par le haut vitré de la porte comment se comportait Vincenzo et si j'avais l'air d'en venir à bout. À son visage anxieux on eût dit qu'il ne savait ce qu'il souhaitait. Et encore une fois le petit fut sur le point de filer sous mes yeux, ayant réussi à faire tourner la poignée. Alors je donnai un tour de clé à la porte et mis la clé dans ma poche.

Un silence houleux nous enveloppa qui parut s'étendre jusqu'au père que je n'entendais plus respirer et dont le regard agrandi de surprise guettait nos moindres mouvements.

Pour l'instant, Vincenzo réfléchissait, ses immenses yeux faisant le tour de la situation. Soudain, avant que j'aie pu le voir venir, il fonça sur moi, m'envoyant à la volée des coups de pied dans les jambes. J'en vis des éclairs, mais n'accusai pas le choc. Alors, un peu honteux peut-être de son fils ou assuré au contraire qu'il saurait se défendre, le père enfin se décida à partir.

Vincento, son sort entre ses seules mains, parut désespérément chercher un plan d'attaque, une stratégie, puis, comme s'il n'y avait vraiment rien devant lui, il poussa un terrible soupir, son courage l'abandonna, il rendit les armes. Il ne fut plus qu'une petite créature brisée, sans soutien ni ami dans un monde étranger. Il courut se blottir par terre dans un coin, la tête enfouie dans ses mains, enroulé sur lui-même et gémissant comme un petit chien perdu.

Du moins ce vrai et profond chagrin fit taire net mes pleurnicheurs. Dans un silence total, Vincento exhalait sa plainte. Certains enfants, en cherchant mon regard, se donnaient une mine scandalisée comme pour me dire : « C'en fait, une manière de se conduire. » D'autres, pensifs, considéraient la petite forme écrasée par terre et poussaient aussi des soupirs.

Il était grand temps de faire diversion. J'ouvris une boîte de craies de couleur et en fis la distribution, invitant les enfants à venir au tableau y dessiner chacun sa maison. Ceux qui d'abord ne saisirent pas le sens de mes paroles comprirent dès qu'ils eurent vu de leurs compagnons en train d'esquisser des carrés munis de trous pour indiquer portes et fenêtres. Allégrement ils se mirent à en faire autant et, selon leur conception égalitaire au possible, il parut que tous habitaient à peu près la même maison.

Je dressai en haut du tableau un bâtiment qui était ni plus ni moins que les maisons mises bout à bout et les unes au-dessus des autres. Les enfants reconnurent leur école et se prirent à rire dans leur contentement de se situer. Je traçai maintenant un chemin descendant de l'école vers le bas où étaient les maisons. Mon gai petit élève eut le premier l'idée de se représenter sur cette route par un bâton surmonté d'un rond où les yeux étaient placés sur les côtés de la tête comme souvent chez les insectes. Alors tous voulurent être sur cette route. Elle se couvrit de petits bonshommes s'en allant à l'école ou en revenant.

J'écrivis le nom de chacun dans un ballon au-dessus des images. Ma classe en fut enchantée. Quelques-uns se plurent à ajouter à leur personnage quelque détail qui le distinguerait des autres. Roger, qui était arrivé en chapeau de paille de fermier, travailla bien fort à coiffer le bâton qui le représentait. Cela fournit le curieux spectacle d'une énorme boule se mouvant sur de petits bouts de jambe. Roger se prit à rire aussi fort qu'il avait pleuré. Une sorte de bonheur commençait à habiter ma classe.

Je jetai un coup d'œil sur Vincenzo. Ses gémissements s'espaçaient. Sans se hasarder à découvrir son visage, il tâchait entre ses doigts écartés de suivre ce qui se passait et qui apparemment l'étonnait beaucoup. Surpris à un moment d'entendre rire, il s'oublia à laisser retomber une de ses mains. Dans un fin regard il découvrit que tous sauf lui avaient leur maison et leur nom au tableau. Sur son petit visage gonflé et rougi par les larmes se peignit, au milieu de la détresse, le désir d'y être lui aussi représenté.

Je m'avançai vers lui, un bâton de craie à la main, me faisant toute conciliante.

— Viens donc, Vincenzo, dessiner la maison où tu habites avec ton papa et ta maman.

Ses troublants yeux de braise aux longs cils soyeux me regardèrent en face. Je ne savais que penser de leur expression, ni hostile ni confiante. J'avançai encore d'un pas. Soudain, il se souleva et, en équilibre sur un pied, détendit l'autre comme sous la poussée d'un ressort. Il m'atteignit en pleine jambe de la pointe de sa bottine ferrée. Cette fois, je ne pus réprimer une grimace. Vincenzo en eut l'air ravi. Quoique le dos au mur et accroupi, il faisait front, me donnant à entendre que de lui à moi ce ne pouvait être qu'œil pour œil, dent pour dent. Peut-être était-ce l'affaire de la clé qu'il avait tellement sur le cœur. Plus qu'une peine d'âme, la rancune semblait maintenant le tenir.

— C'est bon, dis-je, on n'a pas besoin de toi, et j'allai m'occuper des autres enfants qui, eux, par gentillesse ou pour se faire bien voir, me marquèrent une affection accrue.

Ainsi, vite malgré tout, passa l'avant-midi. Quand j'ouvris la porte aux enfants que j'avais fait se ranger par deux le long du mur, ils commencèrent à sortir en bon ordre, sans hâte exagérée, quelques-uns s'attardant pour saisir ma main au passage ou m'annoncer qu'ils reviendraient cet après-midi ; personne en tout cas ne prit la fuite. Hormis Vincenzo qui en un bond doubla la classe pour se glisser au dehors avec la prestesse d'une fouine ayant vu le jour de sa liberté.

Après le déjeuner, je revins à l'école, la mort dans l'âme. Tout va être à recommencer, me disais-je. Ils vont revenir en larmes, le père, l'enfant. Je vais avoir à les séparer encore une fois, chasser l'un, combattre l'autre. Ma vie d'institutrice m'apparaissait sous un jour accablant. Je me hâtais pourtant, histoire de m'armer en prévision de la lutte à venir.

J'arrivai à un angle de l'école. Il y avait là, à quelques pieds du sol, une fenêtre à embrasure profonde. J'y distinguai une toute petite forme tapie dans l'ombre. Dieu du ciel, serait-ce mon petit desperado venu m'attaquer à découvert ?

La forme menue risqua la tête hors de sa cachette. C'était bien Vincenzo. Ses yeux brillants m'enveloppèrent dans un regard d'une intensité passionnée. Qu'est-ce qu'il rumine ? Je n'eus pas le temps de penser plus loin. Il avait bondi. Il était à mes pieds comme Vendredi à ceux de son maître. Ensuite — et aujourd'hui encore me paraît impossible ce qu'il accomplit — il grimpa à moi comme un chat à un arbre, s'aidant à petits coups de genoux qui m'enserrèrent les hanches, puis la taille. Parvenu au cou, il me le serra à m'étouffer. Et il se mit à me couvrir de gros baisers mouillés qui goûtaient l'ail, le ravioli, la réglisse. J'en eus les joues barbouillées. J'avais beau, le

souffle court, le supplier : « Allons, c'est assez, Vincenzo... » il me serrait avec une force incroyable chez un si petit être. Et il me déversait dans l'oreille un flot de mots en langue italienne qui me semblaient de tendresse.

Pour arriver à lui faire lâcher prise, je dus l'amener au calme, peu à peu, avec de petites tapes amicales dans le dos, le serrant à mon tour et, lui parlant sur un ton affectueux dans une langue qu'il ne connaissait pas plus que je ne connaissais la sienne, j'eus à le rassurer de la peur déchirante qu'il semblait à présent avoir de me perdre.

Enfin il se laissa déposer sur le sol. Il tremblait de cet anxieux grand bonheur qui s'était abattu sur lui, bien petit encore pour en supporter l'intensité. Il me prit la main et me tira vers ma classe plus vite que je n'y avais jamais été de moi-même.

Il me conduisit de force à mon pupitre, en choisit un pour lui au plus près, s'y assit, les coudes sur la tablette, le visage entre ses mains. Et, faute de savoir me dire son sentiment, il s'abîma, comme on dit, à me manger des yeux.

Pourtant... ensuite... passé cette journée de violence... je ne me rappelle plus grand-chose de mon petit Vincenzo... tout le reste fondu sans doute en une égale douceur.

Table des matières

Vincento	7
L'enfant de Noël	19
L'alouette	39
Demetrioïff	59
La maison gardée	89
De la truite dans l'eau glacée	125
<i>Chronologie</i>	201
<i>Écrits de Gabrielle Roy</i>	207

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des arts du Canada pour son soutien financier.

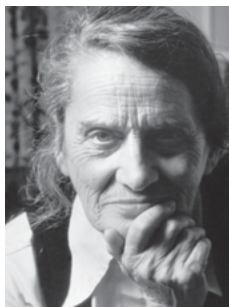
Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Illustration de la couverture : Edwin Holgate, *Portrait d'un jeune garçon* (détail).
Collection du Musée des beaux-arts de Montréal. Photo : MBAM.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

CE DIX-HUITIÈME TIRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN OCTOBRE 2013
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À MONTMAGNY (QUÉBEC).



Gabrielle Roy (1909-1983) est née à Saint-Boniface (Manitoba), où elle a vécu jusqu'en 1937. Après deux séjours en Europe, elle s'installe définitivement au Québec. Son œuvre, qui comprend une douzaine de romans, des essais et des contes pour enfants, est reconnue comme l'une des plus importantes de la littérature canadienne du xx^e siècle.

49

BORÉAL
COMPACT

BORÉAL COMPACT PRÉSENTE DES RÉÉDITIONS DE TEXTES
SIGNIFICATIFS – ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE, THÉÂTRE,
ESSAIS OU DOCUMENTS – DANS UN FORMAT PRATIQUE ET À
DES PRIX ACCESSIBLES AUX ÉTUDIANTS ET AU GRAND PUBLIC.

Ce livre de maturité fait apparaître avec plus d'éclat que jamais les qualités d'émotion, d'évocation et d'écriture qui singularisent si fortement l'œuvre de la grande romancière. En s'inspirant du temps où elle enseignait au Manitoba, Gabrielle Roy trace ici le portrait d'élèves qui pour elle portent à la fois le visage de l'enfance et celui de l'humanité tout entière. Par Nil et Demetrioïff, elle découvre le pouvoir de l'art et la beauté; par André, le courage et le don de soi; par Médéric, enfin, elle éprouve les frémissements de la sensualité et la puissance irrésistible de l'amour.

Publié pour la première fois en 1977 et traduit en anglais peu après, Ces enfants de ma vie a valu à Gabrielle Roy son troisième Prix du Gouverneur général du Canada.